

Le Bulletin

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME
FRANCO-QUÉBÉCOIS

SHPFQ



Bulletin no 40

Juin 2013

Célébration de nos 10 ans

La Société d'histoire du protestantisme français au Québec est née le samedi 7 juin 2003 à l'église Saint-Luc. Nous avons décidé de fêter nos dix ans au même endroit, le 8 juin pour que cela tombe un samedi. La célébration comportait un tour de 90 minutes en minibus suivi d'une présentation de la société, le tout se terminant par la dégustation d'un verre de mousseux (avec ou sans alcool) et d'un gâteau d'anniversaire.

Notre circuit partait du métro Lionel-Groulx et y revenait. Après un moment d'attente sous la pluie, nous avons commencé notre visite avec les douze personnes qui se trouvaient au rendez-vous. Rue Delisle, nous avons vu l'église méthodiste de l'Ouest, tout à côté puis nous avons repéré l'emplacement de l'Institut méthodiste français (rue Greene, parc Gaynor) puis celui du Collège de Sabrevois et de l'église anglicane du Rédempteur (parc de l'Association Euréka, le reste étant couvert d'habitations). Nous avons ensuite enjambé le canal de Lachine pour voir le bâtiment de la raffinerie Redpath, puisque son propriétaire a soutenu l'évangélisation en français.

Nous nous sommes rendus au square Victoria, témoin du meurtre de Hackett (un orangiste considéré comme un « martyr ») et plus loin, l'emplacement de l'édifice (aujourd'hui démoli) où se sont donnés les premiers



Les participants examinant la maison du Calvet dans le Vieux-Montréal.

cours des YMCA à l'origine de l'Université Sir George Williams (Concordia depuis). On comprend pourquoi les salutistes étaient aussi actifs dans ce square. D'autres emplacements ont retenu notre attention à proximité. Le pasteur Lapelletrie avait ouvert sa première maison missionnaire non loin de là, rue Notre-Dame, puis près de la rue Sainte-Hélène, Narcisse Cyr avait commencé les cultes de ce qui deviendra L'Oratoire dans une église baptiste sise à cet endroit. On y trouvait aussi l'église des récollets, où ont été célébrés les premiers cultes protestants au lendemain de la Conquête. Aujourd'hui, on ne peut y contempler que d'assez jolies façades qui n'ont rien pour évoquer ce passé.

De là, nous allons dans le Vieux-Montréal. Place d'Youville pour rappeler les débuts de la ville, mais aussi

le fait qu'en 1659, on avait fait appel à des protestants parce qu'on manquait de volontaires pour cette recrue. Nous nous arrêtons un moment devant la maison du Calvet, rue Bonsecours. Cette maison ancienne qui remonte au XVIII^e siècle rappelle la présence de ce protestant important qui a défendu les libertés individuelles et les idées démocratiques nouvelles favorisant l'élection du premier parlement canadien en 1791.

Sur le Champ-de-mars, nous avons pu voir où se situaient l'église des jésuites (deuxième église utilisée pour les célébrations protestantes), les fortifications, et le lieu où pendant cinquante ans se dressait le complexe de la rue Craig (église, presbytère, maison de la mission, un temps imprimerie de *L'Aurore*, musée, salle de réunion) (1864-1907), créé par Duclos sous l'égide de la Société missionnaire franco-canadienne puis à partir de 1878, racheté par celle des méthodistes.

Malheureusement, le temps étant écoulé, nous avons dû regagner rapidement notre point de départ, laissant dans l'ombre l'église Saint-Jean (et Chiniquy), la naissance des assemblées pentecôtistes, l'emplacement de l'église de L'Oratoire, les lieux significatifs autour de l'église Christ Church, les écoles de théologie, la citadelle de l'Armée du Salut et le recyclage de l'église

Source : Madeline Béatrice Switt



Les participants sur le Champ-de-Mars, situé derrière l'hôtel de ville.

Erskin & American (musée et salle de concert). Il nous aurait fallu deux fois plus de temps, mais les participants ont quand même été enchantés de tout ce qu'ils ont appris au cours de cette visite inhabituelle.

Tout le monde s'est alors rendu au sous-sol de l'église presbytérienne Saint-Luc où était née notre Société. Jean-Louis Lalonde a présenté en 45 minutes nos réalisations au fil des ans en mettant en évidence les collaborations diverses avec d'autres sociétés d'histoire

et de généalogie, nos conférences, nos recherches nouvelles, notamment en ce qui concerne les histoires d'églises, les biographies et les généalogies franco-protestantes. Le tout s'est terminé par de brefs échanges concernant notre avenir... Trouver de nouvelles adhésions est un problème que nous partageons avec bien d'autres sociétés d'histoire, nous faire davantage connaître en utilisant au besoin les médias sociaux, refaire notre site Web, voilà quelques pistes que nous voulons emprunter dès cet automne.



Source : Richard Strout



Source : Alain Gendron

Un dernier moment pour que notre président souffle nos bougies d'anniversaire et que nous buvions à la santé de notre Société. Quelques photos souvenirs rappelleront cette journée. Longue vie à la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois! Qu'elle se renouvelle et s'enrichisse avec le temps! Que l'histoire de cette minorité fasse partie à l'avenir du patrimoine québécois!



Source : Richard Strout

«Mémoires de madame Prospère Ledoux»

Marie-Prospère Tétrault est née le 10 septembre 1826 à Marieville (décès 7 mars 1905). Ses parents étaient Toussaint Tétrault et Julie Jodoin.

Elle épousera François Ledoux (9 juin 1820 – 4 mai 1902) toujours à Marieville (Sainte-Marie-de-Monnoir) le 31 janvier 1843.

Son père était cultivateur. Son mari le sera aussi.

Si on se fie à ses mémoires écrits à la fin de sa vie, on apprend divers détails sur son évolution bien que les sentiments l'emportent souvent sur les précisions.

Elle dit avoir un caractère primesautier. On sait qu'elle fréquente l'école dès l'âge de six ans, trois mois avant les examens, donc vers février ou mars 1833. Elle y reste huit mois, ce qui nous mène peut-être en décembre 1834 ou janvier 1835. Elle a appris à lire correctement. Elle a dû y retourner par la suite, car elle fait état de 20 mois d'école entre six ans et demi et treize ans.

A huit ans et quelques mois (ce qui nous mène aussi en janvier 1835), elle est admise au catéchisme et le sait sur le bout de ses doigts. Elle fait sa première communion à la fin juin ou le 1^{er} juillet 1835 et cela en fait tout de suite une «grande». Dès 13 ans, elle accompagne quelqu'un aux noces, mais avec plus ou moins de bonheur (personnes âgées ou ivres). Dès 15 ans (donc en 1841), elle envisage de se marier, mais ses parents retardent sagement l'échéance d'un an. Et effectivement, elle épousera François Ledoux également de son village le 31 janvier 1843 (ce qui lui donne donc 16 ans et quatre mois). Elle juge que la vie avec son mari au fil des ans sera heureuse, malgré les hauts et les bas inévitables.

Ils vont habiter sur la ferme avec les parents du mari (dont nous ignorons les noms) à condition de les entretenir en leur versant la moitié des revenus jusqu'à leur mort. Ils ont fait table commune pendant trois ans. À l'automne de la troisième année (en 1845), sous la pression de Prospère, on partage la maison en deux pour avoir plus d'intimité, mais les beaux-parents continuent de surveiller abusivement le couple.



Source : Manuscrit de ses mémoires, Archives baptistes d'Hamilton

Madame Prospère Ledoux

Trois ans après son mariage (donc vers fin janvier 1846), un médecin commissaire d'école la recrute comme institutrice pour l'école élémentaire catholique. Elle est conseillée dans sa tâche par un maître d'une école modèle, M. Fréchette, qui lui est d'un grand secours. Mais elle doit concilier ce travail qui la mène six heures à l'extérieur avec ses tâches domestiques qui demeurent même le midi. Elle est très pieuse et consacre bien des heures à prier. (On ne sait quand elle commence, probablement en septembre 1846)

Dans sa troisième année d'école, vers la fin de 1848 ou début 1849, elle apprend que son père (Toussaint), sa mère (Julie), sa soeur aînée (Adelaïde, née en 1818) et son mari (Athanase Tétrault, mariés depuis le 7 janvier 1834) se convertissent et deviennent baptistes. Cela s'était fait par l'entremise d'un M. Brouillet qui logeait chez lui les missionnaires de passage comme Henriette Feller et Louis Roussy, Léon Normandeau, Louis Auger et le docteur Cyrille Côte. Le maître de l'école modèle leur est d'abord sympathique mais craint de faire le pas pour ne pas perdre son poste. La conversion de sa famille traumatise Prospère et elle a bien de la difficulté à l'accepter. Ses parents ne font pas pression sur elle mais, lors d'une visite à Saint-Marc — elle est de plus insécure car elle a oublié son scapulaire —, une cousine lui parle de l'Église catholique qui escamote le 2^e comman-

dement, ce qui pour une première fois commence à la faire douter.

Elle se met alors à la recherche de la vérité à travers toutes sortes de prières et d'angoisses. Elle rencontre cependant des missionnaires (MM. Roussy et Auger), est séduite par leurs prières et leurs réflexions. Elle se met à lire le Nouveau Testament. Elle en discute avec son propre mari qui y est sensible et la précédera dans la conversion. Elle retrouve dans la Bible des passages qu'on a commenté. Puis elle finit par brûler son scapulaire auquel elle attachait tellement d'importance jusque là. Elle prie beaucoup Dieu de l'éclairer et finalement se convainc que l'Évangile est la vérité. Elle fréquente ouvertement les protestants malgré les quolibets des catholiques et doit abandonner son poste d'institutrice à l'école. À la maison, elle est sujette aux moqueries de son beau-père et de ses filles. Malgré tout, elle accepte alors d'accompagner Madame Feller à Grande-Ligne et de s'y faire baptiser. Elle dit qu'elle a 22 ans, ce qui la place en 1848 ou 1849. Prospère Ledoux se mit à faire la classe aux enfants protestants.

Quelque temps après, son mari jugea insupportables les moqueries de sa propre famille et le couple décida de se loger ailleurs. Malgré les regrets tardifs du beau-père, ils échangèrent leur part de la ferme avec une autre et purent loger chez les parents Tétrault pour le bonheur du couple enfin calmé et devenu protestant. Nous étions en 1851. Toussaint Tétrault déjà malade décédera l'année suivante (Il avait travaillé avec cœur à la construction de l'église protestante qui fut inaugurée en septembre de cette année-là plusieurs mois après son décès.

Malgré sa conversion, Prospère se tourmentera encore longtemps, reste de l'influence catholique, pour savoir si elle était vraiment pardonnée. Elle en fera une dépression et ne s'en sortira qu'avec le soutien de la prière des nouveaux convertis.

Elle fut sensible à la mort en 1855 de M. Brouillet, ami de son père. Et évidemment à la mort de son grand-père en 1857 auquel elle était très

attachée ainsi que la mort de sa mère, Julie Jodoin, qui décéda plusieurs années après, le 6 septembre 1865. Dans chacun des cas, on ne veut pas de l'onction du prêtre catholique et on met tout en oeuvre pour l'éloigner, ces convertis ayant mis leur confiance dans le Seigneur.

Le reste de sa vie se confond avec sa carrière d'enseignante. Elle s'occupera de l'école protestante pendant près de cinq ans, approximativement de 1848 ou 1849 à 1854.

Par la suite, elle a enseigné le français en cours privé dans sa maison à des élèves de toutes origines qu'on lui recommandait. Elle en dénombre 302



Source : Wyeth, W., Henrietta Feller and The Grande Ligne Mission, 1898.

Madame Prospère Ledoux plus jeune

Voici quelques extraits de ses mémoires qui portent sur les vingt-cinq premières années de sa vie. Elle est en contact avec les premiers missionnaires baptistes.

Nous avons transcrit au mieux le texte en respectant l'orthographe et la ponctuation, mais nous avons à l'occasion ajouté une virgule ou un point, notre but étant de faciliter la lecture du texte et non de présenter les connaissances linguistiques de l'auteur. Nous avons aussi ajouté quelques alinéas marqués du signe (+) pour faciliter la compréhension et nous y avons placé des sous-titres entre crochets dans le même but.

Nous remercions l'archiviste des Archives baptistes à Hamilton d'avoir bien voulu nous en transmettre une version électronique.

[Premiers contacts personnels avec le protestantisme] (p. 34-37)

Quant à moi, mon père me joua un tour. Il avait à St. Marc une cousine germaine, soeur de Mme. Chicoine, qui connaissait bien l'évangile. Cependant elle restait toujours dans le giron de l'église romaine et y est morte ce qui m'a fait beaucoup de peine car c'est elle qui a jeté la première graine de l'évangile dans mon coeur. Comme je vous dis ci-dessus que mon père me joua un tour, il vint me demander si je n'aimerais pas à aller avec lui à St. Marc pour y visiter sa cousine. « Oh, oui! », je dis. Ma mère n'aimait pas à sortir, ni mon mari, non plus. Mais mon père et moi nous étions de la même espèce à ce sujet de sorte que je ne refusai pas. Mon père savait bien ce qu'il faisait en cela; il connaissait bien sa cousine et il savait

qu'elle saurait s'y prendre pour mettre le sujet de la religion sur le tapis.

(+) Je m'habillai et comme c'est mon habitude d'être toujours trop pressée[,] j'oubliai de mettre mon scapulaire lorsque je changeai d'habillements. J'avais bien de la peine; c'est en passant l'église que j'y pensai. Il fallait traverser le Richelieu pour aller à St. Marc. J'avais peur de me noyer, car avec un scapulaire on ne se noie pas. Alors je me suis dit : « Je demanderai du drap à ma cousine pour en faire un pour m'en revenir si je ne me noie pas. C'est un marché que je fis avec la Sainte Vierge.

(+) Nous arrivâmes le soir. Ma cousine et la famille paraissaient très-contente de nous voir. Elle prépara un très-bon souper. Alors elle dit : « A présent nous allons nous récréer. Elle alla chercher la Bible, des brochures et des journaux libéraux, et la conversation commença. Elle s'assit près de moi, elle prit le catéchisme et la Bible et elle me prouva que le second commandement de Dieu avait été retranché et qu'on en avait fait dix avec les neuf autres. Je n'eus pas envie de lui demander du drap pour me faire un scapulaire lorsque je m'aperçus qu'elle était si opposée à l'église romaine. J'avais bien de la peine. Quand je pensais qu'une église qui le dit être la meilleure et que hors de son sein point de salut, être capable de retrancher un des commandements de Dieu et en faire dix avec les neuf autres, j'étais surprise jusque dans la pointe des cheveux. Elle m'expliqua plusieurs autres points principaux tels que la communion, le baptême, etc. Elle lut le sixième chapitre de l'évangile de St. Jean ce qui

en 1890, 318 en 1892, 365 plus tard (des Anglais, des Écossais, des Irlandais et beaucoup d'Américains). Elle affirme avoir enseigné en tout 56 ans (soit de 1846 à 1902) Elle est malade depuis trois ans quand elle décède le 7 mars 1905.

Elle a évoqué les vingt-cinq premières années de sa vie et les tourments liés à sa conversion dans un texte qu'on trouve aux archives baptistes d'Hamilton sous le titre « Mémoires de Mme. Prospère Ledoux – 1823 (sic)-1905 de Marieville, Qué. »

Il y a donc encore place pour des recherches complémentaires.

explique parfaitement la communion : « La chair ne sert de rien, etc. etc. [»]

[Tourments liés à cette révélation]

(p. 37-38)

(+) J'avais le coeur bien gros. Je ne pouvais m'imaginer qu'une si belle religion fût une erreur. A onze heures je demandai à me retirer. Je me sentais bouleversée. J'avais besoin d'être seule avec mes pensées. Je ne dormis pas de la nuit. Le lendemain qui était le dimanche, fête de l'Assomption, nous allâmes à la Messe. L'église était belle et bien ornée pour la circonstance. Il y avait aussi de la musique. Tout cela me semblait si beau! Je pleurais beaucoup en me disant : « Est-il bien possible qu'on veuille nous ôter une si belle religion! Serait-ce possible que cette religion fût fausse? [»] Que j'étais angoissée! Je regrettais vraiment d'avoir été chez cette cousine, mais je restai dans les doutes. J'étais aussi malheureuse qu'on puisse l'être. J'allais dans l'église tous les jours (car l'école était près de l'église) et je priai de tout mon coeur. Je me mettais devant le grand autel où je pensais que Jésus était dans le St. Sacrement, et je priais de cette manière : « Mon Dieu! si c'est ici qu'est la vérité[,] fais-moi la grâce de ne plus douter, et rends-moi ferme et inébranlable comme un Rocher. Mais si la vérité est chez les Protestants je veux y aller quoiqu'il arrive. »

[Importance du scapulaire pour elle] (p. 48-51)

(+) Un soir que M. Roussy avait si bien expliqué le salut par Jésus Christ, et que nous ne devions pas mettre notre confiance dans des futilités, comme dans les scapulaires, les médailles, les

indulgences, etc., j'ôtai mon scapulaire le lendemain et j'allai à mon école. Toute la journée, il faut que je dise que j'étais terriblement tourmentée. Je pensais avoir fait un grand péché. Vous voyez qu'il y avait encore des racines de romanisme en moi. J'arrivai le soir et je le remis à mon cou. Je me sentais un peu soulagée. Je revins de nouveau rencontrer M. Roussy qui venait chez mon père deux fois par semaine et je lui racontai ce que j'avais fait lui disant que je pensais qu'il m'était bien de le porter. Vous pouvez bien nous imaginer ce qu'il a pu me dire sur cela. Il m'a dit : « Madame, ce n'est pas vous qui avez vaincu le malin, mais plutôt le malin qui vous a vaincu, » et il a recommencé à expliquer le salut par Jésus Christ. Il a si bien réussi qu'il n'était pas possible de ne pas comprendre.

(+) Alors je me suis dit : « Je vais faire brûler mon scapulaire; je vais le mettre dans le poêle à l'instant même; s'il ne brûle pas, je serai plus catholique que jamais. S'il brûle, je n'y croirai plus. » Je m'imaginai qu'il allait s'opérer un miracle. Je pris donc mon scapulaire pendant que M. Roussy expliquait les Écritures, mais je puis dire que dans ce moment-là mon esprit était occupé de ce que le feu allait faire; si un miracle allait avoir lieu ou non. Je le mis dans le poêle. Personne ne s'aperçut de ce que je faisais. Je ne comprenais plus rien de ce que disait M. Roussy. Je ne pensais qu'à mon scapulaire, s'il allait brûler ou non. Je me suis dit : « Je vais voir; s'il n'est pas brûlé je vais le reprendre et le porter toute ma vie. A mon grand étonnement il n'était pas brûlé! Quand même on m'aurait passé un poignard dans le coeur[,] cela ne m'aurait pas fait plus de mal. Il n'y avait pas de feu dans le devant du poêle, ce qui n'était que de la cendre rouge et il était dur à brûler parce qu'il était raidi par la sueur de sorte qu'il ne pouvait brûler sur la cendre. Je le pris et le portai sur les braises au fond du poêle et il brûla! Quoique l'émotion fut sévère, j'étais contente que le miracle n'eût pas lieu. Je racontai cela ensuite et ce fut une grande joie pour M. Roussy, M. Auger et tous ceux qui étaient autour de la table.

[Conversion et persécutions]

(p. 54-57)

Je fus convaincue que l'Évangile était la vérité et j'allai à l'assemblée protestante à quatre mille de chez nous, ce qui était

bien difficile, de rencontrer les catholiques allant à la Messe et nous apostrophant de toutes sortes d'invectives. Il nous aurait encore été plus dur si nous n'eussions pas fait cela pour la cause de Jésus.

Cela arriva trois jours avant l'examen de mon école catholique. J'ai dû endurer bien des persécutions dans ce temps-là. Je me rappelle le texte que le Dr. Côte prit pour son sermon ce jour-là. « Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus Christ seront persécutés. » Quel beau sermon il a fait! Cela s'accordait avec le temps d'alors. Un de nos protestants, M. L'Arrivée, avait deux beaux chevaux qu'il devait vendre pour payer ses dettes et on leur avait coupé la crinière et le crin de la queue, de sorte qu'il n'a pu les vendre le prix qu'il aurait pu avoir. Il a donc été obligé de vendre sa ferme et de s'en aller vivre aux États-Unis, avec sa famille. (Je parlerai plus tard des persécutions de ce temps-là.)

(+) Après l'assemblée ma nièce et moi sommes revenues à la maison chez mon père. J'avais trouvé l'assemblée bien bonne, mais j'étais si triste et si fatiguée que je me suis couchée chez mon père. J'avais le coeur bien gros. C'était de m'en aller chez nous, c'est-à-dire chez mon beau-père. Je savais que j'allais y rencontrer des persécutions, ce qui n'a pas manqué d'arriver : cependant c'est ce à quoi je m'attendais.

(+) Le dimanche suivant je me suis rendue, après mon ménage fait, chez mon père pour aller encore à l'assemblée au Fort George dans la maison du ministre. Mon beau-frère et ma soeur aînée y étaient rendus pour monter tous ensemble dans une grande charrette à foin, tous debout dans cette voiture à laquelle mon père avait attelé un cheval pour nous mener. J'avais le coeur encore bien gros et il me semblait que je ne pouvais me résoudre à monter pour affronter tous ceux que nous allions rencontrer. Le courage me manquait. Alors je dis à la famille : « Agenouillons-nous et demandons à Dieu la force et le courage qu'il nous faut pour faire une telle action; ce que nous fimes et alors nous montâmes dans la grande voiture et nous partîmes.

(+) Nous rencontrâmes tout le monde de la Messe avec bien des paroles dures. Quelques enfants venaient se mettre à genoux et faire le signe de la

croix à notre passage, comme si nous eussions été des mauvais esprits. Ces persécutions nous paraissaient rudes! Mais qu'était-ce en comparaison de celles des Vaudois et des pauvres Huguenots? Nous devons être reconnaissants d'être arrivés à la connaissance de l'évangile sous un gouvernement protestant. Que serions-nous devenus sous un gouvernement catholique?

[Persécutions familiales] (p. 57-59)

Il se passa quelque temps ainsi, plus souvent dans la peine que dans la joie. Chez mon beau-père il y avait encore deux filles et un garçon. Le garçon n'était pas mauvais pour les protestants mais les filles étaient bien persécutrices. L'une d'elle chantait à tue-tête une chanson qu'on avait faite contre les nombreux protestants, et il va sans dire que nous y étions mentionnés. C'était affreux! Tout le temps qu'elle chantait cette chanson je me couchais au pied de mon lit qui était caché de quelques planches. Je me mettais la tête entre deux oreillers pour entendre son vacarme le moins possible. Lorsqu'il venait quelqu'un dans leur côté de la maison [,] elle riait de nous et disait tout ce qu'elle pouvait contre nous. Alors je prenais encore mes oreillers et je me cachais dans mon petit coin. Le père jurait contre nous, mais la mère avait beaucoup de peine; elle nous prenait par les sentiments. Pauvre mère! Je n'ai rien à dire contre elle parce qu'elle avait beaucoup de peine. Quand on croit sa religion bonne et qu'on voit ses enfants l'abandonner, c'est bien triste! Lorsqu'elle nous parlait ainsi, cela nous donnait la chance de lui parler de la vérité, mais cela ne servait pas à grand chose dans le temps.

Plus tôt dans ses Mémoires. elle parle de ses fréquentations en vue du mariage qu'elle prévoyait faire à quinze ans!. Autres temps, autres moeurs. Le recours au religieux n'est jamais loin...

[Un veuf ivre à la noce] (p. 10-12)

(+) Cependant je parlerai encore d'un autre veuf qui me demanda aussi pour aller à une noce. Ce veuf était honnête homme, mais bien ivrogne, de sorte que mon père et ma mère craignaient beaucoup de me laisser aller avec lui. Je n'avais que 14 ans. Lui, avait 30 ou 32 ans. Mon père lui dit : « Si nous te confions notre petite pour t'accompagner à la noce, promets-nous bien de te bien conduire; prends bien garde de t'enivrer! Il avait bien promis que cela n'arriverait pas; mais promesse d'ivrogne

ne tient pas. La noce était à St. Mathias et après le mariage, il fallait aller à l'hôtel pour y faire l'écot. Il ne manqua pas de s'enivrer. Tout le monde s'en allait à la maison, et nous étions à l'hôtel Je lui dis : « Bien, ne viens-tu pas avec les autres? Regarde, tout le monde s'en va! » Il dit : « Oui! » Nous montâmes dans la voiture et nous arrivâmes à la maison. Vous pouvez vous imaginer que j'avais de la peine! Nous nous mîmes à table et il ne pouvait guère tenir ni son couteau ni sa fourchette de sorte que je lui dis : « Que fais-tu? Tu ne sais pas manger? » Il alla se coucher dans une chambre haute, et je restai sans compagnie. Par bonheur qu'un jeune homme qui jouait du violon pour la noce m'accompagna et le temps passa assez agréablement. Le lendemain matin il s'enivra de nouveau; il se coucha et dormit jusque dans l'après-midi.

[Un retour périlleux] (p. 12-14)

(+) Tout le monde de la noce partait. Il descendit et je lui demandai de partir. Il attela son cheval, et nous partîmes. Au lieu de prendre le même chemin des autres, il prit un chemin contraire, – il prit le champ! J'étais plus que découragée. Je dis : « Pourquoi passer par là? Suis donc les autres voitures! » Il dit : « C'est plus court. » Lorsque nous fûmes à la barrière pour prendre le champ, il l'ouvrit et me fit signe de passer car je conduisais le cheval. Je passai mais il resta de l'autre côté. « Misère! je dis, vas-tu rester là? » Il ouvrit la barrière et monta dans la voiture en trébuchant et nous nous rendîmes à l'autre bout où il y avait une grande décharge qui n'avait pas de pont et elle était remplie d'eau car il avait plu à verse pendant la nuit. Je vous dis que les Ave Maria me rou-

laient dans la bouche et dans le coeur. Je priais la bonne Sainte Vierge de me préserver de tout malheur. Lorsque nous fûmes à cette décharge je lui dis : « Je vais descendre et passer à l'eau. » J'étais bien décidée de le faire car je craignais que nous renversassions avec la voiture. Tout ivre qu'il était[,] il ne voulait pas me laisser descendre. Il me dit : « Baise-moi, et nous passerons bien. » Je lui dis : « Non! » Il dit : « Baise-moi! » J'avais peur et je consentis à ce [qu'il] prit un baiser sans ôter mon voile. Alors je recommandai à la bonne Sainte Vierge de nous préserver d'accidents. Il prit les guides et fit passer le cheval dans l'eau. La voiture était toute prête à se renverser mais par bonheur elle ne s'est pas renversée. Je vous assure que j'ai remercié la bonne Sainte Vierge de tout mon cœur.

Nous n'avions pu l'année dernière inclure cette lettre de Mme P. Ledoux dans notre Bulletin sur les célébrations de Marieville. Elle est parue dans L'Aurore du 19 mai 1894, p. 9-10, qui retrace les débuts de l'action missionnaire à Sainte-Marie-de-Monnoir. Son titre et sa datation des débuts ne sont en fait qu'approximatifs mais nous renvoie tout de même aux années 1844 ou 1845.

Il y a 50 ans et aujourd'hui

Chers lecteurs de l'*Aurore*.

Permettez-moi quelques mots, pour notre encouragement à tous, sur les progrès de l'Évangile parmi notre peuple; depuis que nos premiers missionnaires ont commencé leur noble travail dans notre pays, où tant d'erreurs et de superstitions existent encore.

Les débuts de l'œuvre ici, à Ste-Marie-de-Monnoir, par le Dr Côte, M. Roussy et Mme Feller, ont été accompagnés de beaucoup de persécutions. Malgré cela, ces temps de persécutions étaient des jours bénis; car Dieu était avec nous d'une manière manifeste.

Je me rappelle le jour où le curé de St-G[régoire] et celui de Ste-Marie s'étaient donné rendez-vous à la porte de la maison du Dr Côte. Je ne sais exactement quelles étaient leurs intentions; mais il était évident qu'ils ne devaient pas venir là pour y tenir une

assemblée de prière. Dieu y mit la main et le prêtre de Ste-Marie, après réflexion je suppose, ne s'y rendit pas. Plus zélé, ou moins craintif, celui de St-G. arriva, suivi d'un grand nombre de ses paroissiens. Le Dr Côte était à se promener sur son véranda, quand il vit arriver la cohue. Il entra dans sa maison en toute hâte et dit à sa famille: « Mettons-nous à genoux pour demander au Seigneur de nous garder. » Ils prièrent, et le prêtre et sa suite se retirèrent bientôt sans avoir mis leur dessein à exécution.

Dans une autre circonstance, un colporteur de marchandises, de langue anglaise, logeant chez des catholiques romains qui ne se doutaient nullement qu'il comprenait le français, leur entendit dire que quelqu'un devait aller, en une certaine nuit, frapper à la porte du docteur et, sous prétexte de l'appeler auprès d'un malade, on allait l'attirer hors de sa maison et se défaire sommairement de lui. À minuit, au temps fixé, on vint en effet frapper à sa porte; mais, ayant été averti à l'avance, le docteur refusa de sortir et échappa encore une fois au péril dont il était menacé.

Une autre fois, c'est M. Roussy qui échappa belle. Il se rendait à St-Grégoire, chez mon beau-frère, lorsque deux hommes, armés de perches, l'assaillirent en chemin. M. Roussy avait heureusement un petit cheval plein de feu qui, d'un seul bond, mit une distance assez grande entre son

maître et ses assaillants sans qu'ils aient pu l'atteindre.

Aux funérailles de mon père (le deuxième enterrement dans le cimetière protestant de Ste-Marie) de deux à trois cents personnes se rassemblèrent autour du cimetière, non pour pleurer avec ceux qui pleuraient, mais pour nous crier à tue-tête toute espèce d'invectives des plus abominables.

Ces choses étaient loin de nous décourager et d'ébranler notre foi; elles nous affermissaient au contraire; car nous voyions en elles l'accomplissement des paroles de l'évangile qui nous déclare que « ceux qui voudront vivre selon la piété souffriront persécution. »

Les temps on bien changé depuis lors; car aujourd'hui, au lieu de nous insulter à nos services funèbres, nos amis catholiques romains y assistent respectueusement, et écoutent avec le plus grand recueillement la prédication de l'Évangile, paraissant en jouir immensément.

Peu d'entre eux maintenant croient que « hors de l'Église catholique, apostolique et romaine, il n'y a point de salut. »

Le jour se fait, l'Évangile fait son chemin tranquillement mais sûrement. « Ne nous relâchons point en faisant le bien, car nous moissonnerons en la propre saison si nous ne devenons point lâches. »

P. Ledoux
Marieville, 6 mai 1894.

Une courte biographie d'Ernest H. Dyck (1922-2009)

Il y a maintenant un peu plus de trois ans est décédé à l'âge de 87 ans celui qui fut certainement le principal pionnier et bâtisseur de la famille d'églises des Frères Mennonites du Québec: Ernest Dyck. Voici un résumé de sa vie comme missionnaire.

Ernest Henry Dyck est né le 5 avril 1922 dans le village mennonite et germanophone de Hirschau, en Ukraine soviétique. Son père, Peter Dyck, avait épousé en secondes noces Katharina Toews et, ensemble, ils ont eu six enfants, dont le benjamin était Ernest. Au sortir de la Première Guerre mondiale (1914-1918), la Révolution bolchevique et la guerre civile en Russie (1917-1922), conjugués à la terrible sécheresse de 1922-1923 dans le sud de la Russie, avaient poussé la famille d'Ernest à migrer vers le Canada. Ce fut toutefois sans Peter, assassiné par des brigands en 1926, peu avant leur départ. Une fois établie à Abbotsford (Colombie-Britannique), la famille fréquenta l'Église des Frères Mennonites de McCallum Road où Ernest épousa, en septembre 1951, Lydia Elizabeth Krahn dont le père Henry était pasteur. Ernest et Lydia Dyck ont eu trois enfants : Norman, Stan et Ruth.

Ernest fit profession de foi à 9 ans et, après quelques années d'incertitude spirituelle, fut baptisé en 1941, à l'âge de 18 ans. Désirant devenir missionnaire en Afrique, Ernest entreprit ses études bibliques au Mennonite Brethren Bible College de Winnipeg avant d'obtenir un diplôme de premier cycle au collège mennonite de Tabor (Kansas) en 1951. Une fois diplômé, Ernest partit avec Lydia pour étudier le français à l'Institut Biblique Béthel de Sherbrooke, au Québec, puis ils se rendirent en Belgique pour se familiariser avec le système colonial belge en Afrique et améliorer leur connaissance du français. En 1953, le couple Dyck était prêt à œuvrer au Congo Belge (aujourd'hui République Démocratique du Congo). Ils s'installèrent à la mission frère mennonite de Matende, dans une région centrale du pays, le Kasai oriental. Au début, ils ne parlaient pas la langue de l'endroit, le kituba, mais une mission-

naire déjà en poste leur donna immédiatement des cours. Ernest enseignait à l'École d'Apprentissage Pédagogique, où les maîtres d'école étaient formés, tandis que Lydia enseignait le français à l'école du village. Ils prirent aussi en charge l'assemblée évangélique de



Ernest Dyck à son bureau en 1976 à l'ouverture de l'École biblique de Laval à Sainte-Rose

Matende, où Ernest donna son premier sermon en langue kituba, en mai 1954. Durant leur sabbatique de 1957, la famille revint dans l'Ouest et Ernest y compléta un mémoire de maîtrise. Les Dyck retournèrent au Congo en 1958 mais, en 1960, la guerre civile issue de la décolonisation congolaise força leur rapatriement au Canada. En 1961, suivant un rapport du Canada Inland Mission, la Conférence Canadienne des Frères Mennonites leur offrit l'occasion d'amorcer un travail d'évangélisation et d'implantation d'églises au Québec.

La famille Dyck s'établit d'abord dans la petite ville de Saint-Jérôme, au nord de Montréal, au sein d'une société francophone et dominée par un clergé catholique omniprésent. Au départ, le gouvernement Duplessis interdisait aux protestants de prêcher et de distribuer de la littérature; un jour, Ernest fut même jeté en prison pour cela. Mais persistant et obtenant un droit spécial du gouvernement, en faisant valoir que la loi canadienne permettait la liberté de religion et la distribution de littérature chrétienne et du porte-à-porte, Ernest et Lydia recrutèrent les premiers croyants pour former, en 1961, la première assemblée des Frères Mennonites

québécoise. Trois ans plus tard, le premier bâtiment de culte était inauguré et en juin 1964 le premier baptême, celui de David Franco, était célébré dans un lac des environs. Parallèlement, Ernest enseignait à temps partiel à Béthel. Avec l'aide d'un autre couple missionnaire arrivé en 1962, Elizabeth et Clyde Shannon, l'Église de Sainte-Thérèse vit le jour et devint la deuxième église des Frères Mennonites fondée au Québec. Après des débuts modestes, le Québec de la « Révolution tranquille » s'ouvrait de plus en plus à l'Évangile et le mouvement mennonite connut entre 1971 et 1983 une croissance remarquable, spécialement à partir du contexte particulier de la ville de Sainte-Thérèse où une nombreuse et vigoureuse jeunesse vivait la contre-culture en rejetant, notamment, le catholicisme et les valeurs occidentales traditionnelles. La conversion d'un jeune hippie du nom de Guy Lavoie, en 1970, répandit l'Évangile en peu de temps parmi les autres jeunes de son milieu et déclencha un réveil spirituel local considérable, spécialement au sein des étudiants du Cégep Lionel-Groulx de Sainte-Thérèse. Successivement, l'arrivée de cette masse de jeunes convertis dans le mouvement mennonite permit l'implantation des Églises de Saint-Eustache (1976) et de Sainte-Rose (1978), s'ajoutant aux Églises de Saint-Jérôme (1961), de Sainte-Thérèse (1964) et de Saint-Laurent (1967). Durant ces années fastes, Ernest Dyck organisa l'achat du Camp Péniel (1974) ainsi que la fondation de l'Institut Biblique Laval (1976, devenu l'ETEM par la suite). Après un bref intermède pour œuvrer en Ontario entre 1980 et 1982, alors que diverses tensions existaient entre lui et des directeurs de la Conférence Canadienne des Églises des Frères Mennonites au sujet de la structure de la nouvelle école biblique, Ernest revint au Québec avec sa famille pour devenir pasteur de l'Église de Saint-Jérôme, de 1982 à 1987, qu'il avait fondée plus de vingt ans auparavant. Ensuite, il revint à Sainte-Rose comme pasteur intérimaire, entre 1987 et 1988. Semi-retraités à partir de 1988, tout en continuant à servir les Églises selon les divers besoins,

Ernest et Lydia se retirèrent définitivement en 1992.

Au total, Ernest Dyck implanta cinq Églises, toujours actives, fut pasteur au Québec durant 25 ans et servit durant 31 ans. Malgré les succès évidents de l'œuvre que Dieu a suscitée par son entremise, incluant les effets spectaculaires du Réveil des années 1970, Ernest savait que les Églises des Frères Mennonites demeuraient relativement jeunes et fragiles au Québec. Il avait en effet été témoin des diverses tensions et de l'impact du manque de meneurs d'expérience parmi elles.

Aux funérailles d'Ernest Dyck en septembre 2009, un délégué des Églises des Frères Mennonites du Québec, Robert Dagenais (pasteur de l'Église de Sainte-Thérèse ainsi que témoin et



Photo: Gameco

Le couple Ernest H. Dyck et Lydia E. Kraln

acteur du Réveil de 1971), ironisa sur la pérennité de l'œuvre missionnaire d'Ernest Dyck en disant qu'elle avait transcendé sa propre vie puisque beaucoup parmi les chrétiens des Églises des Frères Mennonites, de nos jours, ne le connaissent pas. Pourtant, plusieurs autres ont connu « Monsieur Dyck »

et se souviennent de lui avec affection comme d'un bâtisseur doué pour l'organisation et l'enseignement, un pasteur généreux, un homme droit et doué d'un grand charisme qui attirait le respect. Néanmoins, malgré les difficultés, la prépondérance de son rôle en tant que missionnaire chrétien au Québec et ailleurs demeure incontestable.

Ernest a écrit ses mémoires dans *Called to Witness* (2003, disponible à l'ETEM), afin d'inciter ses successeurs à répondre à l'appel de Jésus: « Ma prière est que, lorsque tu liras mon récit, le Seigneur t'encourage aussi à le servir avec les dons spirituels qu'il t'a donnés.¹ »

Zacharie Leclair, mars 2013

1. Ernest H. Dyck, *Called to Witness*, 2003. P. vii.

350 ans de l'arrivée des filles du Roy



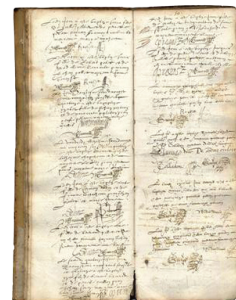
Il y aura au cours de l'été diverses activités pour souligner les 350 ans de l'arrivée des filles du Roy en Nouvelle-France. Il y avait au moins quelques protestantes parmi elles! Les responsables des fêtes du 400^e anniversaire de Québec n'avaient pas daigné alors leur accorder de l'importance. La Société d'histoire des filles du roi a prévu cette année diverses activités aussi bien en France qu'au Québec pour marquer l'événement. La Maison Saint-Gabriel, à Pointe-Saint-Charles près de Montréal,

où les filles du roi logeaient en attendant de « prendre mari », offre, du 9 mai au 22 décembre 2013, une exposition temporaire, *Oser le Nouveau Monde*, qui met lumière leurs origines, les affres de la traversée, leur installation et leur descendance. En plus des activités tous les dimanches de l'été, il y a le 1er septembre un grand rassemblement des descendants des filles du roi, ouvert à tous. Consulter Internet pour en savoir davantage notamment pour les activités dans la région de Québec.

L'acte de baptême protestant de Champlain



Le Musée de la civilisation à Gatineau exposera du 29 mai au 5 août quelques artefacts en rapport avec le voyage de Champlain sur la rivière des Outaouais en 1613. On pourra notamment y voir le registre original qui contient l'acte de baptême protestant de Samuel Champlain (Chapeleau) (13 août 1574) à l'église de Saint Yon de Laroche. Une curiosité pour ceux qui seraient de passage...



pectait, et « lorsque des marchandises étaient prélevées, La Rocque remettait au capitaine un état détaillé et signé de ce qu'il avait décidé de retirer » (p. 105). Le militaire disait d'ailleurs ne faire aux navires espagnols que ce que ces derniers faisaient aux navires du roi de France. Le message était clair : on faisait savoir à tous qu'il y avait blocus commercial des ports de Charles Quint.

Ce n'est qu'au printemps 1542 que La Rocque put appareiller vers la Nouvelle-France. Il rencontra à Terre Neuve Cartier qui avait décidé de retourner en France à cause de la menace indienne et parce qu'il avait trouvé des pierres qui pouvaient se révéler précieuses. Malgré l'ordre de rebrousser chemin, Cartier partit de nuit vers la France avec ses cinq navires. La Rocque rejoignit finalement la colonie de cap Rouge rebaptisée France-Roy et profita des installations de son prédécesseur, qu'il consolida. La colonie était en bonne voie et les Amérindiens de Stadaconé n'étaient plus hostiles. Elle aurait pu se maintenir sans difficulté et prospérer. C'est la déclaration de la guerre à l'Espagne qui s'était alliée l'Angleterre et le besoin de rapatrier ses troupes qui amenèrent le roi à mettre un terme à l'expérience coloniale. On envoya quatre

navires pour faciliter le rapatriement et ce fut fait avant l'été 1543.

La Rocque reprit sa carrière militaire pour de nombreuses années. C'est le 18 avril 1560, à l'occasion de l'enterrement protestant de son collègue René de Patinges, qu'une rixe est survenue près des Halles de Paris et qu'il perdit la vie. Pour éviter la dispersion de son patrimoine, il avait légué à ses soeurs et à sa nièce l'essentiel de ses possessions. « L'immunité dont il bénéficiait en tant que membre important de la cour prenant fin à sa mort, c'est sur ses dernières possessions personnelles dans le Valois que les créanciers durent se rabattre et, entre autres, sur son château de Roberval dont la saisie fit croire à bien des apprentis historiens que La Rocque n'était qu'un petit noble désargenté. » (p. 140) En fait, le château vendu aux enchères resta dans la famille où il est toujours aux mains des descendants.

L'auteur termine en faisant le point sur les acquis et en contestant certaines interprétations. Ce n'était pas un pauvre désœuvré quémandeurs des faveurs royales, c'était un officier supérieur de plusieurs garnisons et un officier public chargé de la gestion des mines du royaume; il était représentatif de la grande noblesse terrienne de l'époque.

« Le sieur de Roberval jouissait de privilèges, possédait des biens fonciers, immobiliers, détenait des charges et menait un train de vie relativement confortable. Les revenus et avantages matériels issus de ses statuts d'officier à la fois militaire et civil le mettaient largement à l'abri des soucis matériels affligeant la plupart de ses contemporains. » (p. 144 « Car, en fait, Cartier ne fut jamais réellement relégué au second rang lors de cette expédition [à cap Rouge]: on plaça plutôt à ses côtés le sieur de Roberval comme gestionnaire militaire pour libérer le Malouin des tâches matérielles et administratives de la colonie afin qu'il puisse vaquer aux explorations sur lesquelles on fondait tant d'espoir. » (145)

L'ouvrage est aéré, rigoureux, bien écrit et abondamment illustré à l'aide de tableaux d'époque en couleur qui évoquent des scènes de la vie quotidienne ou militaire nous permettant de nous faire une meilleure idée de ces temps anciens. Bien que l'adhésion de La Rocque au calvinisme ne soit pas au centre des préoccupations de l'oeuvre, elle occupe une place non négligeable dans le texte pour la compréhension de ce personnage historique important pour la Nouvelle-France.

JLL

Le déclin de la Société missionnaire franco-canadienne et les presbytériens (1867-1880)

Nous avons pris connaissance d'un travail de session de Jerry Thomas et Brad Doerksen (22 avril 2013) qui jette une lumière nouvelle sur le déclin de la Société missionnaire franco-canadienne. Dans *Des loups...*, à la suite de D. Vogt-Raguy, «Les communautés protestantes...», nous avons attribué le déclin de cette société missionnaire principalement au retrait des contributions monétaires presbytériennes.

Ces deux étudiants ont analysé de près les rapports financiers de la FCMS pour constater que les principales sources de financement entre 1867 et 1880 venaient du Canada, et de la Grande-Bretagne et que, contrairement à ce qui avait été avancé, la

Société missionnaire voyait les dons croître entre 1867 et 1874. L'apport presbytérien ne représentait alors dans l'ensemble que de 2,3 à 10,1% du revenu total entre 1867 et 1875, alors qu'il n'y avait plus de contribution après 1875, la nouvelle Église presbytérienne ayant elle-même sa société missionnaire et se jugeant plus apte à remplacer la FCMS qu'on estimait dépassée. D'ailleurs, cette dernière société avait accepté à partir de là de laisser la place à d'autres notamment dans les villes. Cette concurrence et son endettement, parce que ses autres sources de financement seront également en baisse les dernières années, la conduiront à cesser ses activités en 1880. Il y a effectivement concurrence entre les

presbytériens et d'autres sociétés, mais il faut donc modifier l'interprétation que nous avons donnée de son déclin par la seule question du financement presbytérien.

Merci à ces étudiants d'avoir remis les pendules à l'heure. On ne peut que souhaiter l'apport d'autres travaux semblables pour faire avancer nos connaissances historiques.

JLL

(Jerry Thomas, Brad Doerksen, «The Demise of the FCMS Financial Reversal and Presbyterian Competition», BT 664 History of Christian Life and Thought II, April 22 2013, 15 p.)

Journée d'histoire du protestantisme franco-qubécois à Québec



Une partie de l'assistance du matin

Le samedi 6 avril dernier s'est tenu à Québec à l'église réformée baptiste de la Capitale une journée consacrée à l'histoire, reprenant l'idée de journées franco-protestantes suggérées lors du 400^e anniversaire de la ville. Elle avait été organisée localement grâce au concours de Clément Vermet, étudiant à l'Université Laval. L'assistance rejoignait 45 personnes, un peu moins en après-midi. La petite église convenait tout à fait à ce genre de présentation qui de plus a été filmée pour un usage ultérieur.

Inaugurée à 10 h, la journée était assez chargée. Après un bref historique de la famille réformée baptiste au Québec par le pasteur de l'endroit, notre hôte et organisateur, Clément Vermet, nous a fait revivre la Présence et le rôle des huguenots en Nouvelle-France. S'ils sont nombreux, ils ne sont souvent que de passage, mais certains ont pu s'établir, au prix d'une abjuration de leur foi.

Jean-Louis Lalonde a ensuite présenté avec force illustrations un Survol de l'action missionnaire au Québec de 1835 à 1910. On était à même de constater que la présence protestante de langue française ne datait pas de

l'arrivée des évangéliques dans les années 1960, mais qu'elle était déjà bien enracinée au cours du XIX^e siècle. C'est le développement de l'Ouest canadien et des valeurs de rapprochement oecuméniques qui ont fait diminuer l'intérêt pour les petites communautés québécoises. La rentabilité ecclésiale l'emportait sur l'évangélisation...

Après une pause dîner, Richard Loughheed convia l'assistance à mieux connaître Charles Chiniquy, cette figure marquante du franco-protestantisme dont l'influence et les écrits ont débordé sur le XX^e siècle. Le conférencier nous a montré diverses facettes de la vie et de l'oeuvre de cet apôtre de la tempérance, mais aussi de ce grand pourfendeur de l'Église romaine dont il s'était détaché parce qu'il en contestait alors la théologie et l'ecclésiologie.

Le clou de la journée a été la présentation par Madame Chantal Bilodeau-Legendre de son animation théâtrale dont nous avons déjà fait état dans nos numéros précédents: Henriette Feller, passion et audace au service de Dieu. On est toujours étonné par les ressources qu'exploite cette pièce à un



Henriette Feller personnifiée par Madame Bilodeau-Legendre

personnage qui nous amène à mieux saisir les attentes et les aspirations de la pionnière du protestantisme francophone au Québec. On offrait d'ailleurs en vente une réédition toute récente des *Mémoires de Madame Feller*.

Les participants ont pu voir sur les lieux des panneaux qui illustraient diverses facettes du protestantisme du passé, de ses journaux, de ses écrits. Il y avait de plus une table où les publications de la Société étaient à la disposition du public.

La journée peut être considérée comme un succès, surtout qu'elle regroupait des gens peu familiers avec le passé franco-protestant au Québec. Nous atteignons ainsi un des objectifs de notre société qui est de faire connaître et de promouvoir notre histoire franco-protestante, des origines à nos jours. Peut-être l'expérience pourrait-elle être reprise l'an prochain favorisant le développement d'un deuxième pôle de manifestations pour notre société.

JLL

Nouvelles de la Société

Une mention Fleur Bleue 2012 à la SHPFQ

Dans le cadre de la remise de ses prix Fleur Bleue 2012, tradition qui est maintenant vieille de 28 ans, le Musée d'histoire du Haut-Richelieu a tenu à souligner d'une mention la pose de plaques commémoratives par notre Société à Saint-Blaise-sur-Richelieu et à Saint-Cyprien-de-Napierville. Howard Ransom et Jean-Louis Lalonde ont reçu le document au nom de la SHPFQ. Merci aux organisateurs de nous avoir ainsi honorés.



Un octroi du ministère aux amis du patrimoine Feller

Le comité des amis du patrimoine Feller vient d'apprendre la bonne nouvelle que le Ministère de la culture et des communications octroie 7 500 \$ pour le projet d'étude sur l'héritage Feller à Saint-Blaise-sur-Richelieu. Madame Rocher est ravie de travailler à cette étude. Le comité la rencontrera dès la fin juillet pour commencer la mise en oeuvre du projet selon le plan de travail prévu. Une deuxième rencontre devrait suivre en août ou en septembre. Jennifer Crawford se

charge de rejoindre tous les intéressés. Quelle bonne nouvelle pour notre Société qui espère que le projet de Maison de la mémoire franco-protestante se réalisera d'ici quelques années!

JLL

Classement de nos archives

Azar Yousnepour, une étudiante d'origine iranienne, termine actuellement un stage en gestion des documents et des archives. Elle a travaillé pour l'ÉTEM, mais elle a aussi fait le tri de deux collections sur Ida Bruneau Therrien et Ismaël Bruneau, des collections envoyées il y a longtemps. Elle les a organisées et a établi un système simple mais adéquat pour le classement d'autres matériaux d'archives. De plus, un expert en restauration a inspecté nos livres et a trouvé que ceux qui étaient dans le bureau n'étaient pas sujet aux moisissures. C'est possible que Azar continue son travail de classement de façon bénévole, s'il elle réussit à trouver par ailleurs un travail rémunéré.

RL

D'autres activités pour souligner le 10^e anniversaire

Nous prévoyons tenter d'ajouter des activités de recrutement et de financement au cours de l'automne mais la teneur des projets reste encore à déterminer.

Reprise des 40 premiers Bulletins et index

Nous avons l'intention de relier les cinq premières années du Bulletin (les nos 1-20) en un volume suivies d'un index de référence et de faire de même pour les numéros des cinq années suivantes (nos 21-40, incluant le présent numéro) avec index également. Notre objectif est de vendre ces volumes au profit de notre Société. Nous espérons le réaliser très bientôt.

Une caméra pour la SHPFQ

Nous avons fait l'acquisition d'une caméra vidéo qui nous permettra d'enregistrer à l'avenir conférences, interviews, événements particuliers et d'en garder le souvenir.



Invitation à la onzième assemblée plénière de la SHPFQ qui se tiendra le samedi 7 septembre 2013 à Saint-Paul-d'Abbotsford, dans l'église anglicane de l'endroit, 165, rang de la Montagne, facile à repérer



- Bilan de l'année, repas (prévoir un pique-nique), visite des lieux.
- Conférence: Les 100 ans de la parution de l'Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis (1913, 2 tomes) de R-P. Duclos
- Inauguration d'une plaque commémorative au cimetière d'Émileville qui rappellera la présence des églises protestantes dites de Saint-Pie

Une convocation officielle, l'itinéraire et le déroulement détaillé de la journée vous seront communiqués à la fin du mois d'août. Il faut compter une heure de déplacement pour s'y rendre en partant de Montréal.

LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ

4824, chemin de la Côte-des-Neiges, bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
www.shpfq.org ou Richard Loughheed :
(514) 482-0086

Responsables du Bulletin

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608